

## Bulletin d'histoire politique

**Micheline Cambron (dir.), Le journal « Le Canadien ».  
Littérature, espace public et utopie, 1836-1845, Saint-Laurent,  
Fides, 1999, 421 p.**

Gilles Gallichan



Volume 9, numéro 1, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060442ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060442ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique  
Comeau & Nadeau Éditeurs

### ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Gallichan, G. (2000). Compte rendu de [Micheline Cambron (dir.), Le journal « Le Canadien ». Littérature, espace public et utopie, 1836-1845, Saint-Laurent, Fides, 1999, 421 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 9(1), 207–210.  
<https://doi.org/10.7202/1060442ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Micheline Cambron (dir.) , *Le journal « Le Canadien » . Littérature, espace public et utopie, 1836-1845*, Saint-Laurent, Fides, 1999, 421 p.

Cet essai collectif d'histoire littéraire sur le journal *Le Canadien* est le fruit de huit années de recherches dirigées par Micheline Cambron de l'Université de Montréal. Les travaux de M<sup>me</sup> Cambron sur la notion d'utopie dans le corpus littéraire québécois du XIX<sup>e</sup> siècle nous ont déjà valu d'intéressantes publications et le sous-titre du présent ouvrage nous situe dans le droit fil de cette voie de recherche. Cette enquête sur la constitution d'un discours social et littéraire cohérent dans le milieu québécois s'inscrit dans la mouvance des travaux que, notamment, Marc Angenot, Paul Ricœur et Paul Bénichou ont menés sur la France de l'époque romantique.

Dans une longue introduction (p. 11-71), la directrice du projet justifie les paramètres, annonce les chapitres sectoriels et développe en détail la notion d'utopie depuis le livre fondateur de Thomas More. Pour réaliser cette étude, on a systématiquement dépouillé sur dix ans (1836-1845) tous les numéros du tri hebdomadaire publié à Québec. Pourquoi avoir choisi ce journal en particulier et cette période de préférence à une autre ? D'abord en raison de l'importance du *Canadien* et de son influence dans la société de l'époque et parce que la période correspond à un contexte de crise politique qui met en lumière des tendances profondes. C'est aussi l'époque des premiers pas d'une littérature nationale avec des auteurs comme Philippe Aubert De Gaspé fils et François-Xavier Garneau et c'est enfin l'époque où le journal devient un important forum, un carrefour de discours culturels et de points de vue divers qui ne sont pas encore trop teintés par le duel idéologique entre libéraux et ultramontains. Ce choix chronologique se justifie donc, mais il est cependant perturbé par un changement de direction à la tête du journal qui passe en 1842 d'Étienne Parent à Jean-Baptiste Fréchette et Ronald MacDonald. L'ouvrage nous informe somme toute fort peu sur l'itinéraire de ces personnages, dont le premier en tout cas a joué un rôle déterminant dans l'évolution politique et culturelle de l'époque.

En étudiant le contenu du journal et de ses éléments originaux ou empruntés, l'équipe de Micheline Cambron a tenté de cerner comment les courants d'idées venus de France ou d'ailleurs ont pénétré la société bas-canadienne et l'ont façonnée. Les auteurs se sont attardés à la représentation symbolique d'un univers tel que perçu à travers le point de vue canadien-

français à un moment crucial de son histoire. L'imaginaire social se bâtit autour de mythes et d'utopies, le XIX<sup>e</sup> siècle a été prodigue des uns et des autres, ne serait-ce qu'en bâtissant autour de la pensée libérale une vision idéale de la société où le progrès chasserait ultimement l'exploitation, l'oppression et la misère. Illustrant la méthode d'analyse systématique, on propose l'exemple de l'édition du 4 janvier 1841, comme un paradigme d'examen de forme et de contenu. Un fac-similé du numéro est même joint à l'ouvrage.

Avec une nette orientation vers l'histoire des idées et l'analyse purement philosophique et littéraire, l'ouvrage nous éclaire peu sur les aspects du lectorat et du contexte culturel et politique de l'époque ; ce n'est pas là son point fort. Cependant, l'analyse systématique du corpus laisse échapper bien peu d'aspects et permet un regard qu'une simple lecture linéaire de la source ne permet pas de percevoir. On a bien compris que tous les éléments, chaque récit, chaque nouvelle ont une signification au regard de l'ensemble. Même le choix des nouvelles internationales et des faits divers repiqués à partir de gazettes européennes n'est pas neutre, il participe à la cohérence du discours, à son « architecture » et, par conséquent, éclaire l'analyse que l'on peut en faire.

Dans un premier chapitre, Frédéric Charbonneau et Rachel Lauthelie présentent l'aspect matériel du journal et les conditions de sa fabrication. Les auteurs jettent un intéressant regard sur la presse de l'époque des deux côtés de l'Atlantique, ce qui permet de situer *Le Canadien* dans l'ensemble de la production de l'époque et révèle le journal comme un véritable espace public. Dans sa conception, le journal devient un relais entre les institutions et le citoyen. Ce dernier, même en utilisant un pseudonyme, peut interpeller directement au pouvoir grâce au courrier des lecteurs qui devient lieu d'expression des divers points de vue du lectorat.

Jean Coutin aborde le cœur du propos en traitant de la science comme moyen d'accéder au bonheur et à une vision utopiste de l'avenir. Étienne Parent voulait que son journal soit la véritable bibliothèque du peuple et en un siècle de progrès technique, la science figure aux premiers rayons de cette bibliothèque. La science conduit à la conscience et permet au lecteur de mieux cerner les contours de son propre avenir. Elle impose le chiffre comme valeur indiscutable du savoir et conforte la foi en un ordre immuable de l'univers. Après 1842, le contenu religieux déclassera graduellement le récit scientifique. De son côté, Christine Tellier examine les récits de voyages, un genre des plus appréciés au XIX<sup>e</sup> siècle. Le journal en reproduit de nombreux qui permettent un regard sur un « ailleurs » aidant à définir un « ici » avec ses différences et son originalité. L'image de « l'ailleurs » américain est à la fois attirante et menaçante, elle préfigure la montée de l'annexionnisme et l'émigration prochaine de milliers de Canadiens français.

Le journal est aussi le jardin du fait divers qui avant de devenir le pain quotidien de la presse servait à remplir les colonnes lorsque les grandes nouvelles étaient rares. Isabelle Décarie étudie ce phénomène dans les pages du *Canadien*. À travers des histoires plus ou moins sordides et d'anecdotes édifiantes, on peut reconstituer les ingrédients d'une morale et des modèles sociaux. Les échos du siècle gagnent en popularité et occupent bientôt la moitié de l'espace rédactionnel. Isabelle Décarie y voit un déroulement narratif ouvert sur l'utopie en plaçant les destins individuels remarquables au centre du « domaine de la rumeur sociale ». Dans un autre chapitre sur la littérature et l'histoire, Louise Frappier étudie le maillage entre lettres et politique dans les pages du journal. *Le Canadien* n'a pas adopté le feuilleton pourtant si populaire dans les journaux français après 1840 surtout. Néanmoins, les textes littéraires d'auteurs plus ou moins connus s'y retrouvent nombreux dessinant un certain « horizon social ». On moralise la misère humaine et on idéalise l'histoire. La Nouvelle-France héroïque y voisine la Révolution « sanguinaire » de 1789, et annonce une image de l'histoire qui survivra longtemps.

Enfin, Chantal Legault et Marie-Paule Rémillard analysent la poésie publiée dans les colonnes du journal, poèmes engagés alternant entre la nostalgie et l'énergie, selon l'expression de Fabre. Garneau, Chauveau et d'autres moins connus expriment leurs quête du bonheur à partir du triste constat de la réalité du moment. Des anonymes, comme l'auteur des *étrennes du petit gazettier* de 1836, taquinent la muse puisant parfois fortement leur inspiration du côté de Lamennais et d'autres plumes illustres. Garneau compose les *étrennes* de 1839 en réponse à celle d'Angers qui a écrit celles de 1838, ces textes sont fortement imprégnés de leur vision respective des insurrections et de leur vision de l'avenir. Le journal réalise ainsi dans ses pages la jonction de la poésie et du journalisme dans un souffle qui appartient en propre à l'ère du romantisme.

L'échec des insurrections, la crise politique engendrée par l'Union de 1840 et les menaces pesant désormais sur l'avenir du peuple canadien-français ont assurément orienté et coloré toute la prose journalistique du *Canadien* des années 1830 et 1840. Le journal, reflet de son milieu illustre à sa façon ce passage d'une espérance à une inquiétude existentielle.

Ce livre ne répond pas à toutes les questions que peut poser l'histoire de la presse et de la lecture au Bas-Canada au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, il n'éclaire pas les structures de l'entreprise de presse ni la pénétration du journal dans le milieu de cette époque. Néanmoins, il scrute avec minutie son organisation, son contenu et ses emprunts dans une perspective d'histoire littéraire et de l'analyse des valeurs et des idées. On se prend à rêver que de telles études, réalisées avec autant de soins et de méthode, soient

faites sur d'autres corpus significatifs. L'ouvrage de Micheline Cambron et de son équipe sert d'abord l'histoire littéraire, mais elle contribue également à mieux comprendre la pratique journalistique ainsi que les liens entre le littéraire, le politique et le social.

**Gilles Gallichan**

Bibliothèque de l'Assemblée nationale

Robert Nelson, *Déclaration d'indépendance et autres écrits*, Montréal, Comeau & Nadeau, 1998, 90 p., édition établie et annotée par Georges Aubin.

Mary Soderstrom, *Robert Nelson, le médecin rebelle. Roman*, Montréal, l'Hexagone, 1999, 348 p.

Le hasard a fait qu'à quelques mois de distance, fin de 1998 et début de 1999, paraissent deux ouvrages sur celui qui a été d'une certaine manière le personnage le plus marquant du deuxième temps des rébellions, 1838. Ces deux publications témoignent de l'intérêt pour les leaders anglophones. On a pu lire *O'Callaghan. The Making and Unmaking of a Rebel* (Jack Verney, 1994) et une abondante biographie de Thomas Storrow Brown est en chantier. Ce sont là d'heureuses initiatives au-delà des textes relativement courts sur chacun qu'on peut trouver dans le *Dictionnaire biographique du Canada*.

Georges Aubin nous donne ici, colligés dans un petit volume d'une centaine de pages, vingt-trois textes de Robert Nelson : trois textes relatifs à la célèbre proclamation d'indépendance de 1838 et une vingtaine de lettres retrouvées le plus souvent dans les archives concernant leurs destinataires. Modeste, il annonce simplement « édition établie et annotée », et d'une certaine façon il serait injuste de lui reprocher l'absence de présentation, et de l'homme, et de ses textes.

Et pourtant j'ai la vive impression que quelque chose manque. Pourquoi les annotations portent-elles à peu près exclusivement sur l'identification des personnes ? Pourquoi rien sur les problèmes ? Par exemple, à propos de cette lettre de Robert Nelson, alors à St-Albans (Vermont) à Ludger Duvernay, lui aussi exilé aux États-Unis, à propos de la Banque du peuple et de ses appuis conditionnels au mouvement dirigé par Nelson, « début d'août 1838 »... Il y a de la dynamite là-dedans. Seule annotation de Aubin : « Cette lettre signée du pseudonyme de J. Cedor a été identifiée par le récipiendaire Ludger Duvernay, comme ayant été écrite par Robert Nelson. »

Évitons d'être bec fin. Depuis 1992, Georges Aubin nous a donné près de dix ouvrages plus ou moins de ce type. Dans un sens, son zèle dans la collection ordonnée de matériaux est providentiel. Mais, il y a un mais. Les